



Le Saint-Siège

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS
À CUBA, AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
ET VISITE AU SIÈGE DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES
(19-28 SEPTEMBRE 2015)

ENTRETIEN DU SAINT-PÈRE
ACCORDÉ AUX JOURNALISTES AU COURS DU VOL
DE SANTIAGO DE CUBA À WASHINGTON D.C.*

Mardi 22 septembre 2015

[Multimédia]

Rosa Miriam Elizalde : J'aimerais connaître votre position sur l'embargo des États-Unis contre Cuba et savoir si vous parlerez de cela devant le Congrès des États-Unis.

La question du *bloqueo* (embargo) fait partie de la négociation. C'est une chose d'ordre public : les deux présidents se sont référés à cela. C'est donc une chose publique, qui va dans la direction des bonnes relations que l'on recherche. Mon désir est que l'on arrive à un bon résultat à ce propos, que l'on arrive à un accord qui satisfasse les parties. Un accord, bien sûr. Quant à la position du Saint-Siège à l'égard des *bloqueos* (aux embargos), les Papes précédents en ont parlé, pas seulement de ce cas, mais aussi d'autres cas de *bloqueo* (embargo). Il y a une doctrine sociale de l'Église à cet égard et je me réfère à elle, qui est précise et juste. Concernant le Congrès des États-Unis — le discours, je l'ai écrit, mais je ne peux pas en parler ! — je suis en train de penser à ce que je voudrais dire à ce sujet : mais pas de manière spécifique sur ce thème, en général sur le thème des accords bilatéraux et multilatéraux, comme signe du progrès dans la coexistence. Mais le thème précis — je le dis de mémoire, je ne voudrais pas dire de bêtises — n'est pas mentionné, j'en suis presque sûr.

Rosa Flores : Vous plairait-il de rencontrer les dissidents ? Et si une telle rencontre devait se produire, que leur diriez-vous ?

Avant toute chose, je ne suis pas au courant de ce qui s'est passé : je n'en ai eu aucune nouvelle. Certains pourraient dire : oui, non, je ne sais pas... Je dis directement que je ne sais pas. Vos deux questions sont envisageables... J'aimerais que cela arrive. J'aime rencontrer tout le monde. Avant tout parce que j'estime que toutes les personnes sont les enfants de Dieu, de droit. En second lieu, la rencontre avec chaque personne est toujours enrichissante. Oui, j'aimerais les rencontrer. Si vous désirez que je vous parle encore des dissidents, je peux vous dire quelque chose de très concret. Il était avant tout bien clair que je n'aurais accordé aucune audience, car il n'y a pas que les dissidents qui ont demandé audience, mais également des personnes d'autres secteurs, y compris différents chefs d'État. Non, je suis en visite dans le pays et uniquement cela. Aucune audience n'était prévue : ni avec les dissidents, ni avec les autres. Deuxièmement : il y a eu des appels téléphoniques de la nonciature à certaines personnes, qui font partie de ce groupe de dissidents... La tâche du nonce était celle de leur communiquer qu'avec plaisir, à mon arrivée à la cathédrale, pour la rencontre avec les personnes consacrées, j'aurais salué aussi ceux qui étaient là. Une salutation. Cela oui, c'est vrai... Mais étant donné que personne ne s'est présenté lors des salutations, je ne sais pas s'ils étaient là ou pas. J'ai salué tous ceux qui étaient là. J'ai surtout salué les malades, ceux qui étaient en fauteuil roulant... Mais personne ne s'est présenté comme étant dissident. Il y a eu quelques appels de la nonciature pour les inviter à une salutation de passage...

Rosa Flores : Mais que leur diriez-vous ?

Je ne sais pas ce que je leur dirais... Je dirais de belles choses à tous, mais ce que l'on dit nous vient sur le moment.

Silvia Poggioli : Au cours des décennies où Fidel Castro a été au pouvoir, l'Église catholique a beaucoup souffert. Lors de votre dernière rencontre avec Fidel, avez-vous eu le sentiment qu'il s'en repentait peut-être un peu ?

Le repentir est une chose très intime, cela relève de la conscience. Lors de ma rencontre avec Fidel, j'ai parlé d'histoires de jésuites connus, car je lui ai apporté en cadeau un livre du père Llorente également, l'un de ses grands amis, un jésuite, ainsi qu'un cd avec les conférences du père Llorente ; et je lui ai aussi offert deux livres du père Pronzato qu'il appréciera certainement. Nous avons parlé de ces choses. Nous avons beaucoup parlé de l'encyclique *Laudato si'*, car il est très intéressé par ce thème de l'écologie. Ce fut une rencontre moins formelle que spontanée ; sa famille était aussi présente, de même que mes accompagnateurs, mon chauffeur ; mais nous étions un peu à part, avec sa femme et lui, et les autres ne pouvaient pas entendre, mais ils étaient dans la même pièce. Nous avons parlé de ces choses. Et beaucoup de l'encyclique, car il est très préoccupé par cela. Nous n'avons pas parlé du passé. Si, du passé, nous avons évoqué le collège des jésuites, de la façon dont étaient les jésuites, de la façon dont ils le faisaient travailler, de tout cela, oui.

Gian Guido Vecchi : À la veille de ce voyage, des considérations assez étranges ont émané de secteurs de la société américaine, qui en venaient à se demander si le Pape était catholique... Il y avait déjà eu les discussions de ceux qui parlaient du « Pape communiste » ; à présent l'on va même jusqu'à dire : « Le Pape est-il catholique ? ». Que pensez-vous de ces considérations ?

L'un de mes amis cardinal m'a raconté qu'une femme est allée le trouver, très préoccupée : une femme très catholique, un peu rigide, mais bien sous tout rapport, catholique, et elle lui a demandé s'il était vrai que dans la Bible, l'on parlait d'un antéchrist. Et il lui a expliqué. Et aussi dans l'Apocalypse, non ? Et ensuite, s'il était vrai que l'on parlait d'un anti-pape... « Mais pourquoi me posez-vous cette question ? », a demandé le cardinal. « Parce que je suis sûre que le Pape François est l'antipape ». « Et pourquoi ? — a-t-il demandé — pourquoi une telle idée ? ». « Eh bien, il ne porte pas de chaussures rouges ! ». C'est ainsi, véridique... Les raisons de penser que quelqu'un est communiste, qu'il n'est pas communiste... Je suis certain de n'avoir rien dit de plus que ce qu'il y a dans la doctrine sociale de l'Église. Au cours de l'autre vol [\[du retour du voyage d'Amérique latine\]](#), une de vos collègues — je ne sais pas si elle est ici, corrigez-moi si je me trompe — m'a dit, lorsque je suis allé parler aux Mouvements populaires : « Vous avez tendu la main à ce mouvement populaire — c'était plus ou moins cela —, mais l'Église vous suivra-t-elle ? ». Et je lui ai dit : « C'est moi qui suis l'Église », et en cela je pense ne pas me tromper, je crois ne pas avoir dit une chose qui ne soit pas dans la doctrine sociale de l'Église. Les choses peuvent s'expliquer. Peut-être l'une de mes explications a-t-elle donné l'impression d'être un petit peu « gauchiste », mais ce serait une erreur d'explication. Non. Ma doctrine, sur tout cela, dans [Laudato si'](#), sur l'impérialisme économique et tout cela, est celle de la doctrine sociale de l'Église. Et s'il est nécessaire que je récite le « Credo », je suis disposé à le faire !

Jean-Louis de la Vaissière : Au cours du dernier [voyage en Amérique latine](#) vous avez durement critiqué le système capitaliste libéral. À Cuba, il semble que vos critiques du système communiste n'aient pas été aussi sévères : elles étaient plus « soft ». Pourquoi ces différences ?

Dans les discours que j'ai faits à Cuba, j'ai toujours mentionné la doctrine sociale de l'Église. Les choses que l'on doit corriger, je les ai dites clairement, pas « de manière édulcorée », « soft ». Mais aussi en ce qui concerne la première partie de votre question : je n'ai rien dit de plus que ce que j'ai écrit durement, que j'ai écrit dans l'encyclique, et aussi dans [Evangelii gaudium](#), sur le capitalisme sauvage ou libéral : tout est écrit là. Je ne me souviens plus d'avoir dit quelque chose de plus que cela. Je ne sais pas, si vous vous en souvenez, rappelez-le moi... J'ai dit ce que j'ai écrit, qui est suffisant ! C'est suffisant, c'est suffisant ! Et ensuite, c'est presque la même chose que j'ai dite à votre collègue : tout cela est dans la doctrine. Mais ici, à Cuba — peut-être cela éclaircira-t-il un peu votre question —, le voyage a été un voyage très pastoral avec la communauté catholique, avec les chrétiens, aussi avec les personnes de bonne volonté et c'est pourquoi mes interventions ont été des homélies... Avec les jeunes aussi — qui étaient des jeunes croyants et non croyants et, parmi les croyants, de différentes religions — cela a été un discours d'espérance, également d'encouragement au dialogue entre eux, pour avancer ensemble,

chercher les choses qui nous rassemblent et non celles qui nous divisent, édifier des ponts... Cela a été un langage plus pastoral. Dans l'encyclique, en revanche, on devait traiter de choses plus techniques, et également de celles que vous avez mentionnées. Mais si vous vous rappelez de ce que j'avais dit pendant l'autre voyage, bravo, dites-le moi, parce que je ne m'en souviens vraiment pas.

Nelson Castro : Pourquoi avez-vous décidé de ne pas recevoir les dissidents ? L'Église catholique jouera-t-elle un rôle dans la recherche d'une ouverture aux libertés politiques, étant donné le rôle que vous avez joué également dans le rétablissement des relations entre Cuba et les États-Unis ?

Tout d'abord : « eux » ; « ne pas les recevoir ». Je n'ai reçu personne en audience privée. Et cela vaut pour tous. Un chef d'État l'a même pourtant demandé... Je vous le dis : non, je n'ai rien eu à voir avec les dissidents. L'attitude à l'égard des dissidents a été celle que je vous ai déjà expliquée. L'Église d'ici, l'Église de Cuba a travaillé à une liste de prisonniers à qui accorder l'amnistie... L'amnistie a été accordée à environ 3.500 personnes... Ce chiffre m'a été donné par le président de la Conférence épiscopale : oui, plus de trois mille. Et il y a encore des cas à l'étude. Et l'Église qui est ici à Cuba travaille pour obtenir des amnisties. Par exemple, quelqu'un m'a dit : « Ce serait bien d'en finir avec la peine à perpétuité, c'est-à-dire la prison pour toujours ». Car pour le dire clairement, la prison à perpétuité est presque une peine de mort cachée. Je l'ai dit publiquement dans un discours aux juristes européens. Tu es là, en train de mourir tous les jours, sans l'espérance d'une libération. C'est une hypothèse. Une autre hypothèse est que l'on fasse des amnisties générales tous les un ou deux ans... Mais l'Église y travaille, y a travaillé... Je ne dis pas que ces trois mille personnes libérées étaient sur les listes de l'Église, non. L'Église a établi une liste — je ne sais pas de combien de personnes — elle a demandé officiellement des amnisties et elle continuera à le faire.

Rogelio Mora : Un médecin examine un malade, pas une personne saine : en moins de vingt ans, trois Papes sont venus à Cuba. Cuba est-elle malade ?

Je ne comprends pas la question.

Rogelio Mora : Je voulais savoir si l'on peut interpréter la visite de trois Papes en moins de vingt ans dans l'île de Cuba comme si elle était atteinte d'une maladie, que l'île souffre de quelque chose...

À présent, j'ai compris... Non, non. Le premier a été Jean-Paul II : la première visite historique. Mais c'était normal : il a visité tellement de pays, y compris des pays agressifs contre l'Église. Le deuxième a été le Pape Benoît : bien, cela appartenait à la norme... La mienne a été un peu un hasard, car je pensais entrer aux États-Unis en passant par le Mexique ; au début, la première idée était Ciudad Juarez, la frontière du Mexique... Mais aller au Mexique sans aller à la « Guadalupana » [la Vierge de Guadalupe] aurait été une gifle ! Mais c'est quelque chose de

passé... Après l'annonce qui a été faite le 17 décembre dernier, quand on a annoncé ce qui était plus ou moins encore confidentiel, un processus de presque un an... Et j'ai donc dit : je veux aller aux États-Unis en passant par Cuba. Et j'ai fait ce choix pour cette raison. Mais ce n'est pas que l'île soit atteinte d'une maladie particulière que les autres pays n'ont pas. Je n'interpréterais pas ainsi les trois visites. Il y a divers pays que les deux Papes précédents ont visités, moi aussi j'en ai visité certains, par exemple, le Brésil, Jean-Paul II l'a visité trois ou quatre fois et il n'avait pas « une maladie particulière ». Je suis content d'avoir rencontré le peuple cubain. Aujourd'hui, la rencontre avec les familles a été très belle. Elle a été très belle.

Je vous remercie pour le travail qui vous attend, qui sera dur, parce que trois villes... Il y a 24 discours et à Cuba j'en ai prononcé 8... Merci beaucoup pour votre travail. Et priez pour moi !

* *L'Osservatore Romano*, Édition hebdomadaire n° 40 du 1er octobre 2015